

YVES BAKRA

« *C'est nous
les Africains...* »



Gaston Bakra
Un américain à la Légion Étrangère
1914 -1934

Yves Bakra

C'est nous les Africains

Un américain à la Légion Étrangère 1914 -1934

© Yves Bakra, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4848-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Four Rose.

*« L'écrivain est quelqu'un qui arrange des citations en retirant les
guillemets »*

*Roland Barthes
Pcc : Pierre Lemaitre*

AVANT PROPOS

L'ambition qui m'animait lorsque je me suis lancé dans un projet dont j'avais sous-estimé la complexité et l'ampleur se voulait modeste : retracer une partie de la vie de mon père Gaston en l'insérant dans ses contextes historique et familial, conscient toutefois qu'il me faudrait pour tenter de retrouver ce qu'il avait pu vivre et ressentir de plus personnel et de plus intime m'immerger dans la réalité mouvante d'une époque déjà lointaine.

Ce qui en résulte pourra surprendre pour n'être ni un récit historique ni un roman, s'apparentant à une biographie fictionnelle ou mieux encore à une biographie du possible, fruit imparfait de recherches menées avec la maladresse d'un néophyte dont j'ai essayé de combler les lacunes au prix d'efforts d'imagination auxquels quatre décennies contraintes par le carcan du droit ne m'avaient pas préparé.

Je n'avais pas l'intention de faire œuvre d'historien dont j'ai constaté, en me lançant dans les recherches nécessitées par la pauvreté des informations dont je disposais, qu'elle exigeait des compétences et une pratique qui ne s'improvisent pas, pas plus que je me suis senti l'âme d'un biographe tant je savais qu'il me serait impossible de proposer une relation exhaustive ni même tout à fait exacte de cette partie de la vie de mon père toujours restée dans l'ombre.

Je n'avais pas plus envisagé de me glisser dans la peau du romancier, moi dont la fréquentation prolongée de la basoche a desséché la plume et rendu étranger au romanesque, fût-ce pour m'introduire par effraction au hasard de ces lignes et dialoguer avec ce père trop tôt disparu sur le mode : « Dis, papa, racontes-moi la Légion... »

Il faudra se contenter de n'y voir qu'un récit sans prétention où j'ai entrepris de relater, en succombant parfois, trop souvent peut-être, à quelques facilités de plume, encombrant héritage de mes années de robin, et en laissant subsister à côté de quelques scories émotionnelles des digressions parfois empreintes de causticité, un aspect de la vie de mon père disparu alors que je n'étais qu'un enfant, celui qui s'articule autour de son long parcours au sein de la Légion Etrangère qui, avec le recul des années, paraîtra extraordinaire à nos yeux de citoyens privilégiés d'un monde occidental provisoirement pacifié.

J'assume le risque que le lecteur ou la lectrice, habitué-e aux autobiographies écrites à quatre mains, dont notre époque est féconde, où le narcissisme le

dispute à la précocité, péniblement parvenu-e (écriture inclusive politiquement correcte du XXI ème siècle oblige, mais pour une première et dernière fois seulement) au terme de ces pages ressent un sentiment d'inachevé pour n'y avoir trouvé que le récit déroulé suivant un banal format chronologique de l'itinéraire hors normes d'un homme ordinaire au début d'un siècle agité.

Je ne me suis pas hasardé à construire un schéma narratif plus original fait d'allers et retours dans le temps et dans l'espace où je me serai à coup sûr égaré, au risque de perdre en chemin un lecteur déjà possiblement décontenancé par les private jokes et les références absconses qui émaillent ce récit, artifice d'auteur bien inutile puisque je n'ambitionnais d'être lu, au-delà d'un cercle familial ô combien restreint, que par ceux, indulgents, qui me sont suffisamment proches pour accepter de consacrer quelques-uns de leurs moments perdus à ce versant accessoire de mon histoire personnelle.

J'assume aussi ne pouvoir proposer qu'une narration pauvre en anecdotes ou souvenirs que mon père aurait pu transmettre s'il avait voulu les partager, ces souvenirs qu'il a définitivement emportés avec lui, que je devine nombreux et intenses même s'ils n'étaient pas toujours souriants, accumulés au long de ce quart de siècle guerrier.

Je suis le premier à le regretter.

Il ne pouvait en être autrement. Le Gaston que j'ai connu si brièvement était un taiseux.

Les évènements qui, de place en place, ont jalonné sa vie que je connais un peu mieux maintenant, d'autres que je me hasarde à supputer et les moments que j'ai vécus à ses côtés dont le souvenir pour certains d'entre eux est pénible n'ont pu que façonner et accuser plus profondément la retenue qui modèle, à grands traits seulement, le personnage tel qu'il se présente à ma mémoire.

J'ai résisté à la facilité de romancer son histoire, m'interdisant de lui attribuer des comportements et des sentiments qui auraient pu être ou même ont vraisemblablement été les siens au seul motif qu'ils furent ceux de ses proches compagnons plus prolixes que lui, en des moments où, côte à côte, ils subissaient les mêmes épreuves et affrontaient les mêmes périls.

Son départ précoce, à l'orée de mon adolescence, n'a pas permis que se crée, même le temps d'une confiance, une relation propice aux échanges intimes qui aille au-delà de la relation parent-enfant qui n'avait dans ces années-là d'autre ambition qu'être le cadre de l'éducation de base que les parents prodiguaient à leurs enfants devenus aujourd'hui ces boomers tant décriés, loin d'être les « enfants-rois » adulés de la génération suivante, la génération Dolto. À douze ans je n'avais pas atteint l'âge où mon père m'aurait jugé suffisamment mûr et proche de lui pour écouter, comprendre et retenir une anecdote, un souvenir, un

sentiment ou mieux encore un secret, plus encore s'ils étaient lourds d'une charge émotionnelle longtemps contenue.

Christiane, mon ainée de cinq ans, n'a recueilli que peu de confidences qui nous auraient aidé à mieux connaître l'homme qu'était notre père en ses années d'enfance, de jeunesse et de maturité, ses ambitions, ses espoirs, ses bonheurs, ses déceptions et ses regrets, toutes choses dont nous ne saurons jamais rien et que je me suis efforcé pour une grande part d'imaginer, si ce n'est qu'il semblait avoir gardé de son enfance New Yorkaise quelques souvenirs souriants, au point d'envisager d'emmener Christiane à Manhattan et à Brooklyn « *dès qu'elle aurait son bac* » pour lui faire parcourir les rues où il se rappelait avoir poursuivi, soixante ans plus tôt, au milieu de sa bande de copains, dans l'étouffante chaleur des étés de Big Apple, les charrettes à chevaux qui transportaient en cette fin du XIX^e siècle les précieux pains de glace que rendront bientôt obsolètes les Frigidaires de Général Electric.

La maladie ne lui en a pas laissé le temps.

Pour faire vivre mon père à nos côtés tout au long de ces pages et les illustrer, je n'ai pas hésité, pour enrichir les informations glanées dans l'abondante documentation militaire, à recourir aux souvenirs de ceux qui ont partagé un sort semblable, m'autorisant à insérer in extenso, négligeant même de temps à autre les guillemets, les mots de certains, peu nombreux mais parfois célèbres, qui ont été très proches de lui pour avoir, aux mêmes moments, occupé les mêmes tranchées et s'être reposés dans les mêmes cantonnements de l'arrière, avoir stationné dans les mêmes bleds et sillonné les mêmes déserts d'Afrique du Nord, pour avoir pris part aux mêmes combats, avoir éprouvé l'intensité des jours et des nuits passés sur les fronts de la Somme et de Champagne, avoir supporté l'ennui dans les villes de garnison d'Afrique du Nord et avoir, ensemble, connu la peur à l'abri relatif des murs de fortins isolés ou au cœur des combats d'envergure menés dans l'Atlas marocain. Tous ceux-là, j'en suis sûr, m'auraient pardonné de les avoir pillés, sans copyright, pour nourrir et donner chair à cet opuscule heureusement promis à l'anonymat, consacré à un de leurs frères d'armes.

Si Gaston n'a jamais (ra)conté sa vie, ni même n'a laissé échapper une confidence ou une anecdote sur « ses » guerres, il n'est pas anodin de constater que les rares documents qu'il a laissés derrière lui concernent presque tous cette vingtaine d'années chère à ses yeux pour représenter la part essentielle de sa vie, qu'il aura réussi à préserver pendant près d'un demi-siècle à travers les troubles rencontrés après son retour à la vie civile et après avoir échappé à l'extermination nazie par un heureux concours de circonstances.

Au-delà du regard ambivalent que je portais sur les décorations que je ne lui ai jamais vu arborer, reléguées dans une boîte de pastilles Valda rouillée par les années, oubliée au fond d'une armoire, reliques de son passage sous l'uniforme, j'ai lu et relu bien souvent son livret militaire, intact pour avoir été soigneusement recouvert d'un papier calque, dont les pages desséchées crissent lorsqu'aujourd'hui encore il m'arrive de les feuilleter avec précaution. Sa lecture fut le déclencheur de mon projet, amorcé et vite abandonné il y a plus de vingt ans avant d'être repris lorsque le désœuvrement s'est fait sensible à l'heure de la retraite, tant les dates et les lieux portés à la bien nommée plume sergent-major sur cet épais papier jauni me sont apparus être les jalons d'une vie restée secrète qu'il m'incombait de rendre visible.

Les Etats Individuels des Services extraits des archives de la Légion Etrangère sont venus, dans leur sécheresse administrative, compléter ce livret aux pages couvertes d'une fine écriture à l'encre décolorée au fil du temps, bien différent de mon propre livret, lui aussi intact, mais vierge de toute mention à l'exception de la très espérée « dispensé de tout service actif » qui en fait un document dépourvu du moindre intérêt historique dont je doute qu'il suscite plus tard au sein de la famille une quelconque vocation de chercheur intéressé à savoir ce que pouvait être en 1971 le sort d'un étudiant tout juste bon à être « réserviste du service de défense », encore soulagé d'avoir déjà échappé quelques années plus tôt au projet que certains, animés des meilleures intentions à mon égard, avaient conçu de m'envoyer poursuivre ma scolarité et mes études au Prytanée militaire de La Flèche ou à l'Ecole de l'Air de Salon de Provence où, m'avait-on assuré, il était d'usage, à titre de punition, de couper au ciseau l'herbe des parterres.

Qu'il me soit permis de rappeler, pour toute excuse, que ce livret révélant au grand jour quelques une de mes carences m'a été remis au tout début des années du peace and love et du flower-power Woodstockiens, à l'ère de la pilule contraceptive enfin en vente libre ou presque, époque réservée à une génération qu'on dit aujourd'hui privilégiée où le service militaire encore obligatoire ne présentait guère d'attraits aux yeux des pacifistes chevelus, chaussés de ces horribles Clark's, vêtus de jean's pattes d'éph' et de tee-shirts aux motifs psychédéliques que nous étions.

Dois-je, sachant désormais ce que mon père a enduré « Pour la France » avoir honte de ma bonne fortune même si le motif de la faveur qui m'a été faite est jusqu'à ce jour resté confidentiel, cet infamant « P4 » me fermant à tout jamais les portes de l'Administration mais laissant ouvertes, heureux hasard, celles moins exigeantes du Barreau, stigmatisant à juste titre penseront certains lecteurs aussi bien informés de la nomenclature militaire que mal intentionnés à mon

égard une complexion psychiatrique rédhibitoire ? (Nota à l'attention des béotiens de la chose militaire : avec la note P5, je risquais d'être transféré directement des locaux du Fort Neuf de Vincennes où se déroulaient les « 3 jours » de sélection vers un établissement de soins adapté...)

Gaston avait conservé un autre document, aussi symbolique que précieux : la notification originale du décret du 15 décembre 1926 lui conférant la nationalité française à partir duquel Caroline, ma fille et moi avons pu accéder à son dossier dans les locaux des Archives Nationales, source d'informations précieuses puisqu'issues de ses propres déclarations consignées en temps réel de la main appliquée de sa hiérarchie militaire.

J'avais aussi retrouvé, à côté d'un carnet d'écolier à petits carreaux dont seule la première page est remplie de quelques lignes d'un couplet et du refrain d'un chant de marche de la Légion, le « Chant des Africains » (sic) dont le premier vers a fourni le titre de ce récit, quelques documents venus en droite ligne de ces décennies, dont l'un est particulièrement émouvant : la « carte d'identité de Français » que courageusement il s'était fait délivrer le 3 novembre 1943 par la Préfecture de Police de Paris, en pleine période d'arrestations et de déportations massives, percée, pour être infalsifiable, de trous minuscules formant le mot « JUIF » où Gaston, portant costume et cravate, les yeux profondément enfoncés, la peau sur les os, est photographié de profil, certainement pour rechercher l'évidence, en l'occurrence absente, du nez crochu qui caractérise la race maudite selon ce qu'avait enseigné aux parisiens qui s'y étaient pressés en nombre l'exposition « Le Juif et la France » organisée un an auparavant au Palais Berlitz.

Mon père, juif authentiquement casher depuis d'innombrables générations, est affublé sur ce cliché d'un appendice rectiligne quasiment Cyranéen.

Deux mauvaises photos jaunies que leur petit format et l'écoulement des années ont rendues difficilement lisibles, remontant à ce que je suppose avoir été ses « belles années » d'Afrique, sont parvenues jusqu'à nous qui accompagnent un portrait en grand uniforme d'adjudant, tiré au tout début des années 30 à Sidi bel Abbès par un photographe professionnel suffisamment habile pour nous faire oublier la petite taille de Gaston, où se lit l'assurance d'un homme sérieux, presque autoritaire, déjà chauve, étonnamment replet et moustachu, visiblement fier d'avoir à quarante ans surmonté bien des épreuves pour accomplir anonymement un destin extraordinaire.

C'est à partir de ce maigre matériau que, m'efforçant de tisser au mieux les quelques fils tramant l'essentiel d'une vie cachée, je me suis attelé à la tâche de soustraire mon père à l'oubli et, l'ambition venant au fil des jours, de lui rendre